L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS; LUNDI MATIN, 8 AOUT 1859.

Imprimé et publié par
G^M F. WEISSE & Co.
TIERS-PROPRIETAIRES;
G. F. [illegible] E. DUFOUR
E. [illegible] S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
LUNDI MATIN, 8 AOUT.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par le Sherif, à 10½ heures A. M., sur les Bancs, rue St-Pierre, entre celles Royale et Bourbon—Le fonds d'un magasin de meubles et un cheval et une charrette.—Et à 4½ heures P. M. à l'angle des rues du Camp et Lafayette—Le fonds d'une confiserie.

Par J Delarue, constable, 16, Passage de la Bourse—Le fonds d'un magasin de peinture.

Par C E Foxwell, rue Bourbon, entre Douane et Canal—Meubles.

Relations directes entre le Sud de l'Union et l'Europe.

L'absence de communications directes entre le Sud des Etats-Unis et quelques Etats de l'Europe, a été pour nous jusqu'à présent une cause d'infériorité marquée. Il n'y a pas de raison cependant pour que nous soyons perpétuellement soumis à un vasselage d'autant plus humiliant qu'il dépend de nous de le faire cesser. Est-il absolument nécessaire que les navires qui nous apportent les produits de certaines parties de l'Ancien Monde s'arrêtent à New-York pour les remettre à des intermédiaires qui y prélèvent une contribution? Sommes-nous donc inévitablement forcés d'acquitter cet impôt onéreux? Ne pouvons-nous pas recevoir et transmettre directement ce que nous consommons d'une part et ce que nous produisons de l'autre?

Plus il y a d'agens intermédiaires dans le commerce, plus les frais d'expédition s'accroissent, et plus conséquemment la consommation est bornée. Veut-on que la demande augmente et qu'une vie nouvelle anime le marché, qu'on supprime entre le pays de production et le centre de consommation toutes les étapes imposées par l'habitude, la routine ou la crainte puérile des innovations.

Le Sud de l'Union a trop longtemps été l'humble sujet du Nord pour ne pas enfin chercher sérieusement à secouer le joug commercial et à se délivrer d'une tutelle que rien à cette heure ne justifie. Ce but est celui que s'est proposé l'Association des Planteurs de la Géorgie, qui s'est mise en rapport avec les chambres de commerce de Charleston, de la Nouvelle-Orléans, de Mobile, de Galveston, etc., pour obtenir leur concours et leur participation active à l'œuvre d'affranchissement.

L'Association s'est constituée sur des bases qui nous font concevoir de légitimes espérances pour le succès de l'entreprise qu'elle poursuit. Elle comprend dans son sein les citoyens les plus influents non seulement de la Géorgie, mais de la Virginie, des deux Carolines, de l'Alabama, de la Floride, de la Louisiane, du Mississipi et du Texas. Tous travaillent avec ardeur au but commun, et nous ne doutons nullement qu'ils n'arrivent à leurs fins.

Après avoir préparé l'esprit public aux Etats-Unis, ils se sont adressés au commerce étranger et lui ont fait apprécier les avantages de relations directes avec le Sud de l'Union. Ils ont notamment signalé à la Belgique les bénéfices dont le nouvel ordre de choses serait la source pour les deux pays. "Placée en effet, aux avant-postes de la partie du continent qui fait face à l'Amérique, reliée à la France, à l'Allemagne, à la Hollande, à la Suisse par d'admirables voies de communication, consommant elle-même beaucoup de coton, produisant aussi bien, quelquefois mieux que d'autres pays, les articles que ceux-ci expédient aux Etats-Unis, la Belgique, dit avec raison une circulaire que nous avons sous les yeux, est dans les meilleures conditions pour devenir l'entrepôt général des cotons consommés sur le continent européen, et pour attirer à elle ces relations directes que les Etats du Sud ont intérêt à établir avec les pays qui nous avoisinent."

A peine les ouvertures de l'Association américaine étaient-elles reçues à Bruxelles, qu'un comité provisoire se réunissait à l'hôtel de la légation des Etats-Unis, et une commission définitive a été instituée pour "développer le commerce direct entre la Belgique et le Sud des Etats-Unis d'Amérique." Cette commission, après plusieurs entrevues avec le ministre des Etats-Unis, a formulé les résolutions suivantes:

"Attendu qu'il existe, tant aux Etats-Unis qu'en Belgique, un désir très prononcé de voir organiser et propager sur une grande échelle les relations commerciales directes entre la Belgique et les Etats Sud des Etats-Unis, et que ce projet nous paraît être d'une importance vitale pour les intérêts industriels de la Belgique, notre commission déclare se constituer dans le but de poursuivre la réalisation de ce grand projet, ou, tout au moins, d'en asseoir les bases.

"La prudence exige qu'avant d'engager des capitaux, qui doivent nécessairement être considérables, dans une entreprise de cette nature, on recherche les moyens les plus efficaces pour éclairer les industriels belges sur le mérite des relations projetées, et surtout, qu'on étudie sur les lieux les besoins des populations avec lesquelles ces industriels auraient à traiter.

"Pour arriver à ce résultat, nous avons résolu d'aviser aux moyens d'organiser un voyage d'essai conjointement avec une exposition de produits belges qui aurait lieu à la Nouvelle-Orléans ou dans une autre ville du Sud des Etats-Unis.

"Les industriels belges seront invités à envoyer à cette exposition non seulement des échantillons, mais encore de petites parties de marchandises reconnues propres aux besoins du pays.

"Ces marchandises seront vendues pour compte des exposants.

"Notre commission ne poursuit aucun intérêt personnel. Elle entend servir uniquement l'intérêt général du pays et de ses principales industries. En conséquence, ses membres n'encourront aucune responsabilité matérielle à raison des faits qu'ils pourraient poser dans l'exécution de leur mandat.

"Ils pourront, comme les autres industriels, prendre part individuellement à l'entreprise.

"Notre commission emploiera tous les moyens à sa disposition pour se renseigner sur le genre de produits qui conviennent le mieux pour la vente, dans le pays où se fera l'exposition.

"Un navire sera affrété pour transporter les produits des exposants à destination, avec fret de retour en coton ou autres matières premières.

"Le choix de ce navire, l'affrètement des colis, et tout ce qui se rapporte à ce voyage d'essai, sera fait en vue de fournir aux intéressés des données sérieuses et nécessaires pour servir de base aux calculs des opérations futures, et notamment à un service régulier à établir pour le transport direct entre les ports belges, la Nouvelle-Orléans et les rives du Mississipi.

"Ce premier voyage aura lieu entre les ports de Gand ou d'Anvers et un des ports du Sud.

"La commission s'efforcera de trouver un armateur qui voudra se charger de l'entreprise de transports à son compte et à ses risques.

"Elle sollicitera du gouvernement un subside pour assurer les dépenses indispensables à ses travaux, et pour garantir au besoin l'affrètement du navire.

"Elle sollicitera également de l'Etat l'emploi de ses bons offices auprès de ses agents consulaires, pour obtenir des échantillons types et les renseignements commerciaux les plus complets possibles, ainsi que leur concours officiel auprès des autorités américaines."

Le gouvernement belge s'est hâté de transmettre à la commission l'assurance de sa coopération, et le ministre des affaires étrangères a déclaré spontanément que les membres "pouvaient compter sur la sympathie du gouvernement et sur son vif désir de favoriser le succès de l'entreprise par tous les moyens praticables."

La commission de Bruxelles agit avec prudence; avant de recommander une entreprise que exigera l'emploi de grands capitaux, elle a arrêté le projet d'un voyage d'essai et a décidé qu'une exposition de produits belges aurait lieu à la Nouvelle-Orléans ou dans quelque autre ville du sud des Etats-Unis.

Nous espérons qu'on se prononcera définitivement pour la Nouvelle-Orléans que sa position commerciale désigne à cette préférence. La métropole de la Louisiane a été longtemps celle du sud tout entier; c'est le premier port d'exportation de l'Union pour les produits naturels des produits de l'immense bassin du Mississipi. Le choix de la ville serait fait d'ailleurs par l'association américaine, et nous ne pensons pas qu'elle hésite entre la Nouvelle-Orléans et les autres ports du golfe du Mexique ou même de l'Atlantique. Notre position particulière nous donne des droits que ne sauraient primer ceux d'aucune autre ville.

Dans une nouvelle circulaire, la commission belge signalera au commerce les articles les plus demandés dans le sud de l'Union; elle l'invite d'avance à envoyer à l'exposition non seulement des échantillons des produits de la Belgique, mais encore de petites parties de marchandises reconnues propres aux besoins de la Louisiane, de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi, du Texas, des Carolines, etc.

BATEAU TRAVERSÉ.—Le steamer Mexico, qui avait quitté le port de la Nlle-Orléans lundi, 1er courant, est arrivé à New-York le à sa ... Il a accompli le voyage [illegible]

Dépêches télégraphiques

Transmises à l'Abeille.

NOUVELLES D'EUROPE

DE QUATRE JOURS PLUS RÉCENTES.

Arrivée du Nova Scotian.

Hausse sur les consolidés et le coton.

L'armée française évacuant l'Italie.

Rumeur d'une visite de Napoléon à Londres.

Farther Point (Canada), 7 août.—Le steamer Nova Scotian, Cap. McMaster, est passé ici ce matin, et un sommaire de ses nouvelles a été transmis à bord du yacht de la presse associée.

Le *Nova Scotian* a quitté Liverpool le 27 juillet, et ses nouvelles sont conséquemment de 4 jours plus récentes que celles reçues par le *Persia*, à New-York.

Marché au coton de Liverpool.

Liverpool, 27 juillet—Les ventes de coton pendant les trois derniers jours après le départ du *Persia*, s'élèvent à 11,000 balles; il y a une hausse de 1/2 d.

Les consolidés ont clos à 95.

Céréales—Liverpool, 27 juillet—Le marché aux céréales a fermé avec une tendance à la hausse.

NOUVELLES GENERALES ET POLITIQUES.

Liverpool, 27 juillet—Des dépêches reçues de Paris disent que Napoléon doit bientôt rendre visite à la reine Victoria, à Londres.

Le *Morning News*, de Londres, publie un article dans lequel il est dit que la France et l'Autriche n'insisteront pas sur le programme proposé au sujet de la confédération italienne.

Des dépêches du siége de la guerre annoncent que les forces de terre et de mer se préparent à quitter l'Italie pour rentrer en France.

Le comte Persigny, ambassadeur français à Londres, est arrivé à Paris.

On assure que l'Angleterre ne consentira à un congrès des grandes puissances qu'à la condition d'un désarmement immédiat et complet.

Election congressionnelle de la Caroline du Nord.

Raleigh, 6 août.—Dans le district congressionnel de cet Etat M. Smith a été élu.

Marché de New-York.

N. York, 6 août.—La farine a baissé de 10 à 15 c. La farine du Sud a clos à $5 21 et $5 60. Le blé a baissé de 3 à 5 c. Les ventes d'aujourd'hui s'élèvent à 5,000 boisseaux.

ELECTIONS.

Une dépêche télégraphique transmise samedi soir à la presse associée annonce que le candidat démocrate pour la place de gouverneur du Tennessee, a été élu à une majorité probable d'environ 6,800 voix. L'opposition a élu des candidats pour le Congrès dans le deuxième, le troisième, le quatrième, le cinquième et le huitième district. On croit qu'elle a également triomphé dans le premier. Les démocrates l'ont emporté dans le sixième, le septième et le dixième district. Le résultat dans le neuvième district n'est pas encore connu. Le Tennessee était représenté au dernier Congrès par sept démocrates et trois membres de l'opposition. D'après les bulletins déjà reçus, on sait que les deux chambres de la législature renferment une majorité démocratique.

On connaît aussi en partie le résultat des élections du Kentucky. M. Bresow, candidat de l'opposition pour le Congrès, a été élu dans le troisième district; Adams (de l'opposition) dans le sixième district; Malory (de l'opposition) dans le septième; et L. T. Moore (de l'opposition) dans le deuxième. On n'a encore aucune nouvelle positive du quatrième district. Dans les cinq autres districts, les candidats démocrates ont triomphé de leurs adversaires. Les démocrates auront environ trente voix de majorité dans les deux chambres réunies de la législature. Les candidats démocrates pour la place de gouverneur et les autres fonctions de l'Etat ont triomphé à une majorité de sept à dix mille voix.

L'ETOILE.—C'est le titre d'un journal hebdomadaire dont le premier numéro a paru hier. Il renferme sur le dénouement de la guerre d'Italie un article bien conçu et bien rédigé qui se termine ainsi:

Maintenant c'est à la sagesse de l'Italie de fixer ses destinées; l'Autriche n'aura qu'une seule voix dans sa confédération, encore espérons-nous que cette voix sera toute italienne, grâce à la nature des institutions que la Vénétie va recevoir.

Que l'Italie tourne en ce moment ses regards vers ce côté de l'Atlantique, qu'elle renonce à ses exaltations, qu'elle tâche de prendre un peu du calme, de cet esprit américain qui sait si bien respecter et défendre les lois politiques de son pays, qu'elle considère notre Union de trente-deux états, se gouvernant avec une régularité dont rien n'a jamais troublé la marche, qu'elle se recueille pour se donner de nouvelles institutions, pour restituer, ou fortifier les anciennes; qu'elle sache rendre ces institutions durables, en les basant sur les droits inaliénables de la justice, et alors la confédération italienne comptera désormais dans le monde comme une nation puissante, libre et prospère.

L'Etoile se publie en français et en anglais au No 136, rue de Chartres, et a pour éditeurs MM. R. Garcia & Cie. Nous leur souhaitons une cordiale bienvenue dans les rangs de la presse franco-américaine et les prions d'agréer l'assurance de nos vœux sincères pour le succès de leur entreprise.

CHRONIQUE LOCALE.

DEVANT LA 1RE COUR.—Le recorder Summers a envoyé Charles Offman devant la Première Cour de District, sous prévention d'avoir volé, chez M. F. Gueble, No 20, rue Baronne, une boîte en fer-blanc qui contenait quinze piastres et un lot de papiers de valeur.—Un enfant a découvert la boîte dans les herbes, rue du Canal; tout y était excepté l'argent.—Offman a avoué sa faute. Il était très lié avec le nègre de la maison et avait profité de son sommeil pour lui enlever la clé.

Jean Théophile, h. c. l., a été envoyé devant le même tribunal pour avoir volé à John L. Bruile deux cochons et les avoir vendus à L. Henri—ce qui avait amené un différend entre le propriétaire et l'acheteur.

Mme Mary Duffy devra se présenter devant la Première Cour pour répondre à l'accusation de vente de liqueurs, sans licence, à l'encoignure St-Joseph et Delord.

NOYÉ.—Un orphelin de dix ans s'est noyé dernièrement en se baignant dans le fleuve, en face de Carrollton. M. Upton l'avait fait venir de la ville pour l'élever dans sa famille. On ignore le nom de l'enfant. Le corps n'a pas été retrouvé.

MONTRE RETROUVÉE.—Un citoyen du Deuxième District, à qui l'on avait enlevé une montre et une chaîne en or, pendant une conversation peut-être trop animée, dans la rue d'Orléans, les a retrouvées samedi, grâce à l'habileté du sergent Decoux, qui a pu mettre la main sur la montre au moment où une femme du nom de McGee allait la mettre en gage chez Docteur.

Une canne à tête d'or, volée à la même personne, a été également retrouvée. Le voleur est arrêté.

ARRESTATIONS.—Henry Korman a été arrêté, samedi, pour avoir assailli à main armée Henry Seguna, qu'il a légèrement blessé, à l'encoignure Amour et Bagatelle.—Korman a fourni caution.

W. E. Davis, accusé d'avoir violemment assailli Caroline, femme de couleur libre, dans la rue Villeré.

Michael Cunningham et sa femme Mary, qui ont battu Margaret Eagan, dans la rue St-Joseph, ont été conduits devant le recorder Summers, qui a exigé un cautionnement.

RAQUETTES.—L'American Racket Club annonce qu'une partie aura lieu, demain après-midi, sur l'habitation Delachaise, à Jefferson City.

LOUISIANE.

SUICIDE.—Lundi dernier, 25 juillet, à la Fausse Rivière, dit le *Démocrate de la Pointe Coupée*, un indien-nègre âgé d'environ 42 ans, du nom de Théodore, qui s'adonnait malheureusement un peu trop au perfide whisky, mit fin à sa triste existence en son domicile, en face de l'habitation de M. Michel Giroir.

Après avoir soigneusement et horizontalement attaché son fusil à la hauteur d'homme à un pêcher de son jardin, il attacha ensuite une ficelle à la gachette de son arme; s'étant alors soigneusement placé la tête devant le canon du fusil, il tira la ficelle d'une main ferme et assurée...... Le coup partit dans un de ses yeux et lui enleva la moitié de la tête. La mort a été instantanée.—Voilà où conduit généralement l'abus des liqueurs alcooliques.

TUÉ PAR LA FOUDRE.—On lit dans le même journal: Nous apprenons que pendant l'orage qui a éclaté jeudi dernier, 28 juillet, une jeune négresse appartenant à M. Valérien Bergeron sr. à la Fausse Rivière, a été frappée par le tonnerre et est morte instantanément. La commotion a été si terrible, nous assure-t-on, que plusieurs nègres du même atelier, qui se trouvaient près d'elle dans le champ, ont été jetés à terre d'une manière si violente, qu'ils sont restés dans un état complet d'insensibilité pendant quelques secondes.

CREVASSE BOULIGNY.—Louis Hébert, ingénieur de l'Etat, est arrivé dans cette paroisse jeudi dernier, dit la *Jeune Amérique*, pour tracer le plan de la levée qui va être reconstruite sur l'emplacement de la crevasse Bouligny. Cette nouvelle digue n'aura pas moins de 30 arpents.

Il est probable que le même ingénieur procédera en même temps au tracé de la chaussée qui doit être également relaite dans le même longueur.

Les TRAVAUX de terrassement seront commencés immédiatement après cette œuvre préparatoire.

PLUIE PROVIDENTIELLE.—La sécheresse menaçait de faire beaucoup de tort à la récolte; nos braves planteurs remarquaient avec peine une couleur jaunâtre, trop prématurée, à la tige du maïs, et la canne s'arrêter dans sa croissance; mais une pluie abondante est venue leur rassérener l'esprit et leur ramener l'espoir au cœur. Tout revendu, tout reprend vigueur: le maïs présente une belle apparence et la canne grandit à faire plaisir.

DÉPART.—Le steamer *New York* est parti de New-York, le 4 courant, pour Southampton [illegible]

Les Ecoles Publiques.

Monsieur le rédacteur de l'Abeille.

Je sais d'avance que je vais à l'encontre d'idées admises, de préjugés enracinés, quoique de date récente; peut-être froisserai-je quelques esprits étroits infatués d'un état de choses à leur avis; mais ce que j'ai à dire me semble une vérité utile, et je me fais un devoir de vous demander pour elle une place dans vos colonnes.

Il s'agit des Ecoles publiques;—c'est, vous le voyez, une question pleine d'intérêt. Le moment est propice à sa discussion; les vacances laissent à chacun, même aux journaux, le loisir de la réflexion et de l'examen.

Assurément, l'idée d'où procèdent les Ecoles publiques est généreuse et profondément démocratique. Généraliser l'instruction primaire, ouvrir des écoles gratuites aux enfans pauvres, est conforme à l'esprit de nos institutions. Là, les plus déshérités des dons de la fortune peuvent acquérir de quoi s'élever d'un échelon, et sortir de l'ignorance ténébreuse et malsaine où croupissent tant de populations privées d'un pareil bienfait. L'institution est utile et morale, examinons-la maintenant dans son application et dans ses résultats.

Si, en créant les Ecoles publiques, le législateur a voulu niveler l'instruction, il a atteint son but, mais était-ce bien là sa pensée? Et c'est ici que se manifestent les dangers résultant d'un principe poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences.

Si les Ecoles publiques n'étaient fréquentées que par les enfans appartenant à la population pauvre, nous n'aurions qu'à applaudir. Malheureusement il n'en est pas ainsi; et, pour qui se préoccupe du rôle réservé à son pays dans le mouvement social et intellectuel de notre époque, il est pénible de voir notre jeunesse riche s'arrêter à la borne fatale où commencent les études élevées qui ont ouvert la voie aux hommes, qui, dans la littérature, les sciences et la politique, sont aujourd'hui l'honneur de la nation.

Vous savez mieux que moi, M. l'Editeur, que les Ecoles publiques ont, de fait, le monopole de l'enseignement; c'est à peine si quelques rares colléges ont quelques rares élèves. Les riches, comme les pauvres, profitent de la gratuité, et s'associent sur les mêmes bancs. La même instruction bornée leur est parcimonieusement distribuée. Le niveau a passé sur ces jeunes têtes. Que savent-elles, après avoir parcouru le cercle de l'enseignement officiel? à peine ont-elles appris à apprendre!

C'est sur cet abandon presque général des hautes études que je voudrais appeler l'attention. A quoi tient-il? à des causes diverses, sans doute. Il en est une que je considère comme capitale, et que je veux signaler.

La presse ne sait pas modérer ses éloges à l'adresse des Ecoles publiques, ni indiquer le cercle restreint de l'enseignement qu'on y reçoit. Les parents s'y laissent prendre, et les élèves qui en sortent sont persuadés qu'ils ont épuisé la source des connaissances humaines, qu'ils n'ont plus rien à apprendre. Je n'ai jamais lu un article sagement pensé sur cette situation, jamais une juste critique à côté des banalités louangeuses prodiguées hors de propos.

Est-ce à dire cependant que, même dans le cercle étroit de leur enseignement, les Ecoles publiques sont irréprochables? La question est délicate. Je touche, en la soulevant, à des individualités jalouses de l'autorité qui leur est déléguée. Qu'elles se rassurent; je ne veux pas rechercher la part faite aux sympathies et aux ressentiments particuliers dans le choix du personnel de l'administration et des professeurs, ni me préoccuper de l'influence aveugle de l'esprit de parti qui prévaut trop souvent; mais un fait récent a révélé à la communauté certaine tendance qu'il est utile de constater.

J'ai lu dernièrement dans l'*Abeille* que M. Alphonse Canonge avait été remplacé. J'ignore les motifs de cette exécution directoriale. Elle m'a d'autant plus surpris que la presse était unanime à signaler les rares mérites du surintendant du second District. M. Canonge possède, en effet, une instruction classique étendue et toute spéciale. On s'accorde généralement à dire que depuis qu'il dirige les écoles, il a su leur imprimer un mouvement ascensionnel remarquable. Serait-ce là son crime? Il est de l'essence même des intelligences d'élite d'exercer sur tout ce qui est soumis à leur surveillance une influence heureuse, décisive, et jusqu'ici on a admis volontiers que la force des études est en raison directe de l'instruction de ceux qui les dirigent. Que reproche-t-on à M. Canonge? Trop de savoir, sans doute? Omar brûlait la bibliothèque d'Alexandrie sous prétexte que tout ce qui n'était pas dans le Koran était inutile et dangereux; on se défie ici de tout ce qui s'élève au dessus du programme officiel de l'enseignement des Ecoles publiques. M. Canonge est victime de ce système de nivellement intellectuel dont je n'ai pas fini de faire le procès.

Et que le successeur de M. Canonge ne se méprenne point sur l'intention des lignes qui précèdent. Mon intention n'est certes pas de le blesser ni de chercher à amoindrir son mérite, et autant plus que je sais qu'il est studieux, modeste, de bonne volonté et estimé comme professeur. Mais j'ai dû rechercher la cause de la destitution de M. Canonge, dont le savoir indiscuté, heureusement sur les écoles, et dont l'aptitude était important emploi était si généralement reconnu, si hautement proclamée.

Les Ecoles publiques—avec ce monopole de fait que j'ai déjà signalé—fonctionnent depuis quelques années seulement. Leur influence ne s'est révélée pas encore dans ce qu'elle doit avoir de funeste pour l'Etat—et surtout pour la ville. Mais franchissons par la pensée un espace de quinze ou vingt ans, et voyons ce que sera alors la génération actuelle façonnée par les Ecoles publiques, et le rôle qui lui sera réservé dans la direction des affaires du pays.

Il est bien vrai que le savoir et le mérite ne sont pas toujours des titres à la faveur publique; mais ce n'est là qu'une situation transitoire. Il est impossible, en effet, que l'opinion ne revienne pas à des sentiments plus en harmonie avec l'intérêt général. Le peuple doit inévitablement se lasser de faire la courte-échelle aux médiocrités avides. S'il en était autrement, ce serait à désespérer de l'avenir de nos institutions. Il importe donc de préparer l'avenir, et d'avoir des hommes à la hauteur de la mission qu'ils auront à remplir. Or, que peut-on raisonnablement attendre d'une génération dont l'instruction n'aura pas franchi les notions rudimentaires de la langue et du calcul? Evidemment il ne pourra en sortir ni des législateurs instruits, ni de bons juges, ni de savants économistes, encore moins des littérateurs.

Que résultera-t-il de cette infériorité intellectuelle relative? Eh! mon Dieu, M. le rédacteur, ce qui se passe sous nos yeux aujourd'hui même nous laisse deviner ce que sera l'avenir. Déjà les hommes intelligents, instruits, actifs, venus ici des autres Etats, dirigent en grande partie les affaires publiques; dans quelques années ils en seront complètement maîtres à l'exclusion des Louisianais, rivés aux emplois subalternes faute d'un savoir suffisant pour s'élever au dessus.

C'est une grande erreur que de croire qu'une instruction élevée n'est utile qu'aux hommes qui se destinent aux professions libérales; son influence heureuse se fait sentir dans toutes les situations de la vie. Elle élargit l'horizon de la pensée; elle éveille de grandes et nobles ambitions; enfin elle complète l'homme en donnant à ses aptitudes naturelles la faculté de se développer dans toute leur étendue. Et du reste, il ne suffit pas qu'une nation soit riche et prospère, il faut encore que le rayonnement de son intelligence et de sa pensée appelle sur elle l'attention et l'estime du monde civilisé.

Je m'arrête ici, Monsieur l'Editeur, de peur de mettre votre bon vouloir à une trop longue épreuve. Cependant je n'ai fait qu'effleurer le sujet. J'ai indiqué le mal sans chercher le remède. Ces quelques idées jetées à la hâte sur le papier provoqueront, je l'espère, une discussion approfondie sur l'importante question qu'elles soulèvent, et des plumes plus spéciales et plus exercées que la mienne sauront la résoudre.

Agréez, Monsieur l'Editeur, l'expression de mes sentiments respectueux.

UN DE VOS ABONNÉS.

Les motifs de la paix.

Nous empruntons les passages suivants à une lettre fort intéressante que M. FRÉDÉRIC GAILLARDET a adressée au *Courrier des Etats-Unis*:

Quelles sont les raisons qui ont pu décider l'empereur Napoléon à rester en deçà de son programme et à s'arrêter à moitié chemin de son but? Je vais vous les dire avec plus de franchise que ne peuvent le faire les journaux; la vérité peut se faire connaître aujourd'hui sans inconvénient, et, par conséquent, sans réticence.

De graves mésintelligences s'étaient produites, depuis un certain temps, entre l'empereur et le roi Victor-Emmanuel. Ces mésintelligences remontent à l'ordre du jour qui suivit le combat de Palestro, et dans lequel le roi de Piémont trouva, à ce qu'il paraît, qu'il n'avait pas été fait une assez grande part d'éloge à sa bravoure personnelle et à celle de son armée. Cependant, ces éloges ne lui avaient été marchandés ni par nos généraux, ni par nos zouaves, qui l'acclamaient et s'enthousiasmaient de n'avoir vu encore l'empereur paraître sur le champ de bataille que pour consoler les blessés. Ils l'appelaient le *petit caporal*. Depuis lors, il leur a montré qu'il le cédait à personne en sang froid et en bravoure.

La rancune du roi Victor-Emmanuel lui suggéra une mauvaise inspiration. Il entendit le canon de Magenta, et s'il avait mis un peu de zèle à venir occuper la position qui lui avait été assignée d'avance, notre garde impériale n'aurait pas été obligée de soutenir seule, pendant deux heures, le choc de toute l'armée autrichienne, qui aurait subi une défaite bien plus prompte et bien plus grande encore que celle que nos troupes lui firent essuyer. Mais il ne parut pas, et laissa compromettre la journée par ce retard, que l'empereur crut volontaire. De là ses reproches, et la défiance commune, qu'on étendit entre eux, ainsi qu'entre les deux armées. Cette défiance était telle que l'empereur Napoléon ayant fait savoir au roi Victor-Emmanuel l'heure à laquelle il entendait pour entrer avec lui dans Milan, le roi devança de deux heures le rendez-vous, s'imaginant qu'on se montrait et qu'il entrerait seul. Ce curieux détail a été raconté dans un de nos salons par l'un des directeurs du chemin de fer lombard, qui fit le train de la bouche du roi de Piémont lui-même. Ce dernier fait voir combien ses soupçons avaient été injustes, par la manière courtoise et modeste avec laquelle l'empereur se comporta avec lui, en le conduisant au palais ducal et en allant prendre, lui, son logement dans un palais particulier.

Les Milanais firent à notre armée un accueil enthousiaste, mais cet accueil ne refroidit guère ... et à mesure qu'on pénétra dans le Haute Lombardie. Tous les journaux ont raconté que le bruit s'était répandu ... que les Autrichiens se rapprochaient de ... après la bataille de Solférino, les habitants ... drapeaux italiens pour déployer ... autrichiens, qu'ils avaient tenus en réserve ... [illegible]

FEUILLETON.

LES MORMONS.

QUATRIÈME VOLUME.

I

Les suites du [illegible].—Suite.

Après le départ du Batteur d'Estrade, de Simeons s'intéressant à la fois, à Martha et à Hélène:

—Mesdemoiselles, leur dit-il d'un ton douceureux et, qui ressemblait à un pâle ..., ne pensez-vous pas qu'un whist nous aiderait à attendre plus patiemment le retour de notre excellent et dévoué Joaquin Dick.

L'enfant terrible ne mit aussitôt à disposer la table de jeu. On eut pu croire qu'il tenait à utiliser la remarquable provision de cartes qu'il avait emportée avec lui d'Europe.

De Simeons se montrait si complaisant, si ... que Martha et Hélène ... faire ... donner ...

Les cartes distribuées, le sort désigna de Simeons pour faire le mort: un ... ce que les autres ...

—Combien! ne dites, il faut ... une société de jeunes filles ... [illegible]

—Joaquin Dick, en sortant du cottage, s'était rapidement dirigé vers l'endroit où, ... deux heures auparavant, ... Hélène [illegible]

Il avait une telle habitude, doit ... direction d'un ... [illegible]

... sympathies, c'est précisément. On a beaucoup parlé des volontaires italiens, mais la vérité est qu'à l'exception des huit ou dix mille patriotes, la plupart exilés, qui formèrent l'héroïque légion de Garibaldi, les enrôlements ont été très rares en Lombardie. Le peuple ne s'y est pas levé pour seconder les Français, comme la proclamation de l'empereur l'y avait invité. De leur côté, les soldats lombards, faisant partie de l'armée autrichienne, sont restés, à quelques exceptions près, fidèles à leur drapeau, et ce sont des régiments presque exclusivement italiens qui ont combattu avec acharnement contre nous à Magenta. Ce n'était que lorsqu'ils se voyaient vaincus et pris qu'ils déclaraient qu'ils avaient ... pour obtenir grâce de la vie.

M. Charles de ..., qui a combattu en 1848, avec Charles Albert, et qui est connu par ses sentiments exaltés pour la cause italienne, écrivait dernièrement au *Messager de Paris*, dont il est le correspondant: "Les avant-gardes, qui avaient, un instant, occupé Villafranca, se sont repliées il y a deux jours. Aussitôt ce fait connu, une colonne autrichienne a poussé jusqu'à ce pays, et a enlevé tous les jeunes gens, pour les emmener à Vérone, où ils combleront le vide de quelques bataillons. C'est parfaitement dit, la commune alliée, la population était avertie. On a appelé la jeunesse aux armes, on l'a excitée à s'armer pour la patrie. Vous ne voulez pas servir Victor-Emmanuel? Allez donc avec François-Joseph. Dans une guerre de nationalité, il n'y a pas de milieu. Quiconque n'est pas avec nous, est contre nous. En général, tous les paysans des environs du quadrilatère ne valent pas cher. Aux portes mêmes de Brescia, la campagne, non contente de se pliaindre bravement qu'en la déroute, commence à nous regarder de mauvais œil. Une fois passé le Mincio, c'est encore pis. On lit évidemment dans l'attitude des habitants qu'ils vendraient nous voir bien loin.... Il faudra de temps pour rendre à la race dégénérée de la Basse-Lombardie le sentiment de la nationalité."

Si les paysans maugréaient contre leurs libérateurs, les marchands les exploitaient avec impudeur, et ils n'avaient pas montré plus de scrupules dans le Piémont qu'en Lombardie.

Cette ingratitude honteuse et les dissensions intestines des Toscans qui pénétraient beaucoup, mais s'enrôlaient peu, avaient dégoûté l'empereur et l'armée. porté à se demander intérieurement si des populations pareilles valaient tout le sang et tous les millions qu'il avait déjà dépensés pour elles, et ceux que lui coûteraient encore la prise de Vérone et la conquête de la Vénétie. Napoléon III a l'âme forte et il sait, au besoin, faire les sacrifices nécessaires pour arriver à un grand résultat. Mais il a aussi l'esprit imbu d'idées philosophiques et le cœur animé de sentimens chrétiens. On raconte qu'il n'a pu voir, sans en être ému, les sanglants sacrifices entassés sur les champs de bataille de Magenta et de Solférino. La mort du général Espinasse, qu'il aimait tendrement, celles du général Auger, du général Cler, et de tant d'autres hommes d'un mérite éminent, l'avaient profondément remué. Les fossettes et les feux de la chaleur qui tue les blessés, et fait souffrir même les plus valides, ont dû être aussi pour lui un spectacle pénible, et la pensée de mettre un terme à d'aussi grandes calamités a dû entrer et s'établir d'autant plus aisément dans son esprit que la guerre commençait à dépasser le but et les limites qu'il lui était assigné.

Pendant que Napoléon III déclarait à Milan et dans le *Moniteur*, qu'il n'avait voulu déposséder aucun prince italien, que tout ce qui se faisait pour les besoins de la guerre, n'avait qu'un caractère transitoire, et que le congrès des grandes puissances, d'accord avec les populations, ferait seul les arrangements définitifs, après la paix, M. de Cavour lançait des circulaires dans lesquelles il déclarait que certains Etats, comme la Toscane, étaient soumis seulement à la dictature du roi Victor-Emmanuel, mais que d'autres, tels que Parme et Modène, étaient, dès à présent, annexés au Piémont. Il allait aussi accepter la dictature offerte par les Bolonais révoltés contre l'autorité du Pape, si Napoléon III ne l'avait mandé et ne s'y était formellement opposé. Une scène assez vive eut lieu, dit-on, à ce sujet entre l'empereur et le roi de Sardaigne, mais le premier tint bon et déclara qu'il ne voulait en aucune façon qu'on se brouillât avec le Pape et les catholiques de France, qui le suspectaient et l'accusaient déjà trop de favoriser l'esprit d'impiété et de révolution.

Tandis que les révolutionnaires des Etats romains lui causaient ces soucis, l'empereur ne voyait pas sans irritation la prétention de la Prusse qui se préparait hautement à venir, comme le *Deus ex machina*, imposer sa médiation aux parties belligérantes. La Russie, à laquelle elle avait soumis son plan d'intervention, lui avait fait subir des amendements, approuvés, dit-on, par l'Angleterre. Mais ce n'était pas moins, une intervention étrangère qu'il fallait subir, ou une guerre générale qu'il fallait braver, sans être assuré du concours actif de la Russie. Napoléon III s'est arrêté devant cette perspective, parce que la lutte, comme il le dit dans sa proclamation adressée à ses soldats, "allait prendre des proportions qui n'étaient plus en rapport avec les intérêts que la France avait dans cette guerre formidable." En avançant vers l'Adriatique, ajoute le *Constitutionnel* en guise de commentaire, l'empereur allait avoir à compter avec la guerre sur le Rhin et avec la révolution en Italie.

De son côté, l'empereur d'Autriche avait à craindre la révolution en Hongrie, en Bohême, à Vienne même; il redoutait la vengeance de la Russie et la protection de la Prusse, alliée pire qu'une ennemie pour lui. Son armée était démoralisée par ses défaites et décimée par le typhus, plus fatal aux hommes du Nord qu'à ceux des climats chauds ou tempérés. Napoléon savait que François Joseph avait quitté le champ de bataille de Solférino en versant des larmes, et que, brisé de fatigue et de douleur, il avait été, pendant plusieurs jours, en proie à une fièvre violente. Le vainqueur jugea que le moment était opportun pour tendre la main à son jeune ennemi, abandonné de la fortune et de ceux sur lesquels il avait compté. Peut-être l'idée ne lui en aggravait ses malheurs, de ne pas l'affaiblir au delà de ce qui était utile aux intérêts de la France, souriait-elle à sa magnanimité en même temps qu'à sa prévoyance. Ce qui autorise à le penser, c'est qu'il a suivi depuis la même politique à l'égard de la Russie. Le *Times* en a eu le pressentiment. En apprenant la signature de l'armistice, ce journal a écrit ces lignes dignes de remarque: "Il y a des raisons cachées, pour que l'empereur des Français ait désiré clore le premier chapitre de ce carnage militaire. La campagne est complète et il n'a éprouvé aucun obstacle à ses succès. Les Autrichiens avaient envahi le territoire de son allié. Il les en a chassés et leur a rendu la pareille en les envahissant à son tour. Les Allemands avaient déclaré qu'ils viendraient au secours de l'Autriche, immédiatement après le passage du Mincio par les Français. Louis Napoléon a porté un grand coup et a ensuite passé tranquillement le Mincio. Il a fait voir à l'Autriche qu'elle est à sa merci, et à la Prusse qu'il est loin de la craindre. Personne ne peut apprécier plus complètement que lui les avantages qu'il y a de s'abstenir de faire tout ce qu'il pouvait incontestablement accomplir. S'il a fait assez pour convaincre François Joseph qu'il tient l'Autriche dans le creux de sa main, il a agi beaucoup plus sagement que s'il eût marché sur Vienne. Peut-être est-il possible de faire d'un ennemi humilié un ami reconnaissant. Napoléon III a l'habitude de faire ses levées d'amis à la tête d'un parti de 150,000 hommes. La Russie a été enrôlée parmi ses plus intimes par ce vigoureux serrement de main qu'il lui a donné en Crimée." Le *Times* termine par cette réflexion non moins pittoresque, "Nous en avons vu assez de la politique militaire de Louis Napoléon pour remarquer que sa manière consiste à faire des *courses* de pas de durée. Il sait que la France aime la guerre, mais qu'une guerre, pour être populaire en France, doit être courte et heureuse."

TRÉSOR DES ETATS-UNIS.—Le revenu du trésor fédéral, pendant le trimestre qui s'est terminé le 30 juin, a été de $13,125,000 dont $14,250,000 provenant des douanes et $6,850,000 de la vente des bons du trésor. Les dépenses, pendant la même période, se sont élevées à $26,250,000, y compris $10,000,000 pour le rachat de bons du trésor et $1,500,000 d'intérêt de la dette publique.

MARCHANDISES SÈCHES.—Les exportations de marchandises sèches à New-York, pendant le mois de juillet, se sont élevées à $14,[illegible] contre $6,996,131 pour la période correspondante de 1858. L'augmentation pendant les sept premiers mois de cette année, relativement au chiffre des importations pendant la période correspondante de 1857 est d'environ huit millions de piastres; elle est de *cent trente-trois pour cent* en prenant pour terme de comparaison les sept premiers mois de l'année dernière.

Il s'est disposé à compléter ses premières investigations en prenant des renseignements précis,—car il jugeait une hauteur trop élevée pour ... au même instant le Batteur d'Estrade ... lorsque le bruit d'un pas nerveux attira son attention. ... avait suivi ... un écart du cottage.

Grâce à ses aptitudes tout exceptionnelles, et que sa vie nomade et accidentée avait encore prodigieusement développées, le Batteur d'Estrade possédait à un degré merveilleux ... Par exemple, ainsi que l'Arabe qui prétend reconnaître à l'odeur de quelle tribu provient la poignée de terre qu'on lui présente, Joaquin Dick s'était souvent guidé la nuit, dans le désert, d'après les senteurs de telles ou telles plantes, ... Hiram Harris. Alors, avec une agilité qu'un chevreuil aurait enviée, il sauta à pieds joints par-dessus la haie du jardin de mistress Coolman, et ... comme un serpent derrière un massif ...

Si Joaquin Dick, en cachant ainsi pour éviter la rencontre du médiant, ce n'était pas qu'il craignît une agression de sa part; il savait que Hiram-Harris, ... soit prudence ou défiance, n'était pas de ceux que l'on appelle un homme d'action; il ... de fanatisme dévotement pour accomplir ... le rôle d'un général en chef n'est pas celui du soldat; le premier est le génie de la bataille, le second n'en est que l'un des cent mille bras.

Ce que le Batteur d'Estrade ne voulait pas, c'était que Hiram-Harris connût sa présence à Deseret; car, depuis que la guerre était déclarée entre eux, c'est-à-dire depuis un mois, il était parvenu à construire presque ... l'espionnage des ... du chef des Mormons.

Ces derniers savaient bien, il est vrai, que Joaquin Dick faisait de fréquentes et irrégulières apparitions au cottage de Miles de Moore, mais ils n'étaient tous leurs renseignements.

Le Batteur d'Estrade venait à peine de franchir la haie du jardin de mistress Coolman, lorsque le bruit des pas de Hiram-Harris cessa tout à coup; presque aussitôt après, un cri, à l'instant comprimé, retentit comme un rugissement de tigre au milieu du silence de la nuit.

Joaquin Dick s'élança hors du jardin et bondit plutôt qu'il ne courut dans la direction d'où était parti ce cri. Dans le parage de la rue qui n'éclairait pas la lune, il aperçut une masse noire étendue à terre: une lueur blanchâtre, assez semblable à un feu follet, voltigeait au-dessus de cette masse informe. Joaquin reconnut l'éclat de l'acier; c'était Hiram-Harris qui, de sa main droite, écartait le bras de Williams, tandis que celui-ci, penché sur lui, essayait de le frapper avec un poignard.

Quoique le médiant fût doué d'une très grande force physique, la soudaineté et l'imprévu de l'attaque de l'agent du gouvernement des Etats-Unis lui avaient donné le désavantage dans la lutte; déjà atteint légèrement, à l'épaule, il se débattait plutôt qu'il ne se défendait, il était incontestable qu'il devait succomber.

Joaquin Dick n'hésita pas. Plus prompt que la panthère qui s'élance sur une proie, il saisit Williams à bras-le-corps, et, l'enlevant avec une incroyable facilité, le déposa sur ses pieds à cinq ou six mètres du médiant. Alors, tendant sa main à ce dernier, il l'aida à se relever.

Cette scène s'était passée en quelques secondes.

Hiram-Harris fut le premier à prendre la parole.

—Merci, Señor! dit-il d'une voix calme et qui n'accusait même plus une trace d'émotion.

—Ne me remerciez pas! répondit Joaquin Dick en anglais.

—Parce que vous ne m'avez pas reconnu lorsque vous êtes venu à mon secours.....

—Vous vous trompez.

—Quoi! vous saviez que c'était moi que cet homme allait tuer.

—Oui.

—Alors, pourquoi ne l'avoir vous pas laissé accomplir sa pensée sanglante?

Joaquin Dick haussa les épaules et garda le silence. Hiram-Harris baissa la tête, et se mit à réfléchir.

Depuis l'énergique et soudaine intervention du Batteur d'Estrade, Williams n'avait pas prononcé un mot; il semblait atteré; tant enfin de se frotter les épaules en torpeur léthargique, il s'avança d'un pas vers Joaquin Dick.

—Dieu veuille, Señor, lui dit-il, que vous ne soyez pas la première victime de votre fausse ou irréfléchie générosité! En sauvant un grand criminel, vous venez de condamner un innocent..... La vie de cet homme, c'est ma mort.

—Vous vous trompez, Monsieur! s'écria vivement Hiram-Harris. Que je vive ou que je meure, il n'y a plus pour vous d'espoir de salut! Le conseil des Anciens,—vous le savez aussi bien que moi, puisque vous avez assisté à sa délibération,—a statué sur votre sort! Rien ne saurait plus vous soustraire à la sentence prononcée contre vous! Ce que je vous dis là, Monsieur, ce n'est pas la colère ou la haine qui me l'inspire. Je n'ai contre vous aucune rancune. Vous ne méritez pas que je vous accorde l'honneur de mon inimitié..... Vous n'êtes pour moi qu'un simple accident; il ne vous parle pas ainsi, c'est que je vous crois perdu: la justice de notre saint prophète vous atteindra, plus tard sur vous, que le Señor Joaquin Dick me croie coupable d'une lâche vengeance! A partir de ce moment, Monsieur, je resterai étranger à tout ce qui pourra vous arriver! Quant à vous, Señor, recevez de nouveau tous mes remerciements....

—Hélas! dit Joaquin Dick à demi-voix et comme se parlant à lui-même, pourquoi ne suis-je pas arrivé cinq minutes plus tard!

—Que voulez-vous, Señor? répondit le médiant avec une ironie visible, il faut se soumettre sans murmures aux décrets de la Providence..... Ses projets sont impénétrables! N'est-ce pas là l'une de vos plus fermes convictions? Enfin, puisque mes remerciements vous blessent, je les retire. C'est à vous seul maintenant que je dois la vie! soit! Seulement, permettez-moi ajouter que vos jugements sont quelquefois bien cruels et généreux, que ceux de la Providence sont cruels et plutôt égoïstes!... Señor, je suis votre très humble serviteur.

Hiram-Harris s'était exprimé avec la même aisance que s'il eût causé dans un salon; il salua, alors très courtoisement le Batteur d'Estrade et s'éloigna d'un pas ferme, égal, et qui ne marquait pas la précipitation, ni la crainte.

—Señor Joaquin Dick, dit Williams après le départ du médiant, je ne vous adresserai aucun reproche. Le mal est fait, et il est irréparable. Je savais à l'avance qu'en me dévouant à la mission qui m'a été confiée, je jouais ma vie. Grâce à vous, j'ai perdu la partie. Je suis prêt à payer mon enjeu. J'avais espéré un moment que votre intérêt personnel vous rapprocherait de moi; car je connaissais et l'amitié que vous portez à miss Martha, et les intentions infâmes de Hiram-Harris envers cette jeune personne.... Je me suis trompé.... La passion de l'honnêteté l'a emporté en vous sur l'amour. Tant pis pour moi! N'en parlons plus. Toutefois, vous ne pouvez nier que vous ne me deviez une sorte d'indemnité. Vous ne sauriez donc vous refuser à être l'exécuteur testamentaire de l'homme dont vous allez causer la mort. Promettez-moi que vous obéirez à mes dispositions dernières.

Joaquin Dick passa son bras sous celui de Williams, et prenant le milieu de la rue, afin d'éviter le voisinage des jardins:

—Cher Monsieur, lui répondit-il en baissant la voix, mon intervention sera, non pas votre perte, mais, au contraire, votre salut; si je vous avais laissé poignarder Hiram-Harris, vous auriez échappé contre vous une population ... des montagnes Rocheuses ... vous trouver! ..... Aujourd'hui, si vous disparaissez, personne, excepté toutefois quelques Danites, ne se mettra à votre poursuite. Or, les Danites, je vous le promets, ne vous atteindront pas..... Je me charge de les empêcher d'arriver, non pas jusqu'à vous, mais jusqu'à votre pas de temps à perdre. Il faut que, dans une demi-heure au plus tard, nous ayons à nous réunir.....

—Je vous suis reconnaissant de vos bonnes intentions, Señor, interrompit froidement Williams; mais il est superflu que vous insistiez. Je refuse formellement votre offre! Un soldat ne se déshonore pas en abandonnant son poste, quand il se trouve en présence de l'ennemi. Je... l'entreprise que j'ai à ... est irréalisable. Ce n'est point légèrement que je me suis engagé dans cette entreprise; j'ai fait le serment de succomber ou de réussir; mais je n'ai jamais songé à la honte... je ne renoncerai à mes projets que... [illegible]

Joaquin Dick n'insista pas; il avait compris, au ton de Williams, que toute nouvelle tentative auprès de lui serait inutile.

—Ce que je vous demande, Señor, reprit le jeune homme après une légère pause, c'est que, lors ... vous fassiez parvenir à mon gouvernement les papiers que je vais vous remettre. Ces documents sont de la plus excessive importance..... Redoutez une effroyable et vive clarté sur les mystères de ce monstrueux .... Votre imagination ne saurait, ... même dans ses plus grands délires, rien rêver qui approche de l'horrible réalité. Me refusez-vous cet acte de réparation et de justice?

—Non, répondit le Batteur d'Estrade après un attendrissement, ... sa ... de la ... [illegible]

—Vous ne jurez, Señor, que vous ne négligerez aucune précaution, que vous ne reculerez à aucune peine, à aucune fatigue, pour faire parvenir ces documents à leur destination?

—Oui, je vous le jure!

—Merci! dit Williams, ... [illegible]

—Une demi-heure ... Joaquin Dick.

—Quel mot, ... [illegible]

Le [illegible]

Décédé hier, à 2½ heures du matin, Monsieur JEAN JOAQUIN FERNANDEZ, à l'âge d'environ 50 ans, depuis 1820 habitant la Nlle-Orléans, natif de la Trinité, Ile de Cuba, et vétéran de 1814-15. Ses amis et connaissances, et ceux de son gendre, M. Olivier Blineau, rue Ste-Anne No 76, entre Royale et Bourbon, ... de ... Fernandez, Olivier Blineau, Antoine Carrière, Gratigny et D. Maupay, sont invités à ses funérailles, sans autre invitation, qui auront lieu aujourd'hui, à 8 heures de l'après-midi.

Fallecio ayer, a las 2½ de la mañana, Señor Joaquin FERNANDEZ, a la edad de cerca de 50 años, desde el año 1820 habitante de Nueva-Orleans; nativo de Trinidad, Isla de Cuba, y veterano de 1814 y 15.

Décédé, hier, à deux heures, L. A. PELLERIN, âgé de 56 ans, natif du Pont l'Evêque (France). Ses amis et ceux de son fils H. Pellerin sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui à onze heures A. M.

Décédé samedi, 6 courant, à 5 heures du soir, à l'âge de huit mois et huit jours, WILLIAM DE BRUEYS, fils de Justin J. De Brueys et de Mlle ...

Association Louisianaise des Vétérans de 1814 et 15.

Vous êtes respectueusement invités aux funérailles de votre collègue défunt, M. Jean Joaquin FERNANDEZ, qui auront lieu aujourd'hui à ... heure de l'après-midi. Le convoi partira de la demeure de son gendre, M. Olivier Blineau, rue Ste-Anne No 76, ...

Par ordre du Président.
PHILIPPE LAMARE, Secrétaire.

Remède souverain pour les maux de tête.
LES CELEBRES PILULES DU DR. McLANE,
Préparées par Fleming Bros, de Pittsburgh.

ATTENTION [illegible]

Cimetière Général de la Louisiane. [illegible]

Avis de Société. [illegible]

Avis de société. [illegible]

Cinquante piastres de récompense. [illegible]

Demande de dames de magasin. [illegible]

Sucre. [illegible]

Cuisinière et blanchisseuse. [illegible]

Demande d'un domestique. [illegible]

Dissolution de Société. [illegible]

Formation de Société. [illegible]

MAGASIN D'ARTICLES DE MENAGE A BON MARCHÉ ET A PRIX FIXE. [illegible]

Justin Cazbergue & Co. [illegible]

Nattes, Toile cirée, Tapis No 13, RUE DE CHARTRES. [illegible]

Avis. [illegible]

Université de St Louis. [illegible]

Pension au Sud à Mandeville. [illegible]

LIBRAIRIE FAYA. [illegible]

Actualités de la guerre d'Italie. [illegible]

Consulat de France. AVIS MENSUEL—AOUT 1859. [illegible]

Avis. [illegible]

PAUL E. THEARD, AVOCAT, No 34, rue Magasin.

PHARMACIE. [illegible]

JAMES H. PUTNAM. FACTEUR DE COTON ET DE SUCRE. [illegible]

Changement de bureau. [illegible]

HOTEL St LOUIS. [illegible]

CONSERVATION DE LA CHEVELURE PAR LE CREOLE HAIR OIL Préparé par E. ALBIN, pharmacien. [illegible]

Papiers peints! Papiers peints! [illegible]

AVIS AUX CONSTRUCTEURS DE MAISONS. [illegible]

PAPIERS PEINTS Par HERBERT & Co. [illegible]

167.....Rue Royale.....167 **Alfred Chol.** [illegible]

Banque de la Louisiane. [illegible]

Banque de l'Etat de la Louisiane. [illegible]

Avis. [illegible]

Mademoiselle MAUD, LA GRANDE PHRENOLOGISTE, No 52, rue Bourgogne. [illegible]

Avis. [illegible]

T. BACHELIER. [illegible]

A vendre. [illegible]

A LOUER. [illegible]

PAYAN & CARHART. [illegible]

Cigares de la Havane. [illegible]

Collége St Joseph. Bardstown, Kentucky. [illegible]

AVIS MEDICAL. [illegible]

COLLEGE COMMERCIAL. Aux Négociants et aux Parents. [illegible]

J. H. & JOHN H. HOLLAND, AVOCATS. J. H. HOLLAND, NOTAIRE PUBLIC et COMMISSAIRE DE L'ETAT DU TEXAS, Rue St-Charles, No 70.

Avis. [illegible]

MAISON E. GUITTARD ... **GRAND BAZAR!!!** [illegible]

A vendre. [illegible]

A Louer. [illegible]

Avis. [illegible]

HOTEL D'EUROPE. [illegible]

Avis. [illegible]

BONNE OCCASION POUR FERBLANTIERS. [illegible]

DAWSON & Co. CHAPELIERS. [illegible]

BAY WATER. [illegible]

A Louer. [illegible]

Conservez vos dents. J. A. CASABAYANT [illegible]